…

Comme le Papy avait des capacités de bureaucratie, il a pu retrouver du travail, d'abord comme contremaître puis comme directeur d'une entreprise de plastique, *la GreenHill*. Les sols étaient gris. Les murs gris. La ville était grise, les habitants vivaient calfeutrés entre l'usine aux horaires impitoyables et le repos du week-end indispensable. La maison était au centre de l'usine, cerné de grands bâtiments, non loin d'une grande cheminée. Nous étions entourés de terrains vagues, de vieux blockhaus et de prés marécageux. Au loin, on apercevait la ligne de chemin de fer. Dans un coin sauvage près de la maison, un de mes petits bonheurs était de surprendre les lapins sauvages qui s'ébattaient en ronde les soirs d'été.

La maison était assez grande pour accueillir une famille. J'avais une chambre pour moi, ma sœur était encore dans les Vosges. Je l'ai décorée avec des rouleaux de papiers découpés, j'avais recouvert les murs de pendus par les pieds, par la tête, par les mains. Ma mère qui m'avait incitée à décorer ma chambre, n'a pas été déçue. En voyant ce décor, elle s'est évanouie. À cette époque, je ne savais rien des drames familiaux et j'ignorais les circonstances du décès de ma grand-mère qui s'était pendue.

Au quotidien dans cette région, nous étions imprégnés du monde de l'industrie et du plastique. L'histoire avec un grand H raconte que la calèche d'Eugénie, épouse de Napoléon III a été endommagée lors d'un accident dans un village proche d'Oyonnax. La noble dame retardée a ainsi découvert les artisans créateurs de peignes et le travail de la corne des fermiers jurassiens. De fil en aiguille, si je puis dire, la réparation de la calèche permit à l'industrie du peigne de se développer dans la région. L'artisanat hivernal des paysans montagnards prit son essor et bientôt les peignes et objets décoratifs ornèrent les cheveux des mondaines à la cour.

Le week-end, il y avait toujours devant le portail de l'usine, un beau gosse blond, fils d'un fabricant de Saint Claude. Avec persévérance, il venait me faire sa cour à cheval sur sa vespa, entouré de ses copains. Sans ambages, il voulait m'épouser après son service militaire. Je l'aimais bien, il m'embrassait de temps en temps. J'étais flattée de sa cour à l'ancienne, mais j'avais d'autres projets.

À cette époque, j'ai envoyé quelques poèmes à Pierre Seghers, qui m'avait répondu avec sa belle plume : « *Chère poète*… » Mais je ne voyais guère d'avenir dans la poésie. L'avenir me l'a confirmé, la poésie est plutôt dans les chansons aujourd'hui. Pour poursuivre mes études, j'étais obligée d'aller à Nantua. J'ai visité l'école et la ville. Impossible de m'imaginer là-bas, c'était triste, vieillot, voire suranné. Pour moi, ce serait les Beaux-Arts ou rien. J'ai insisté encore et encore auprès de mes parents pour aller aux Beaux-Arts de Lyon. Comme ils n'avaient pas d'argent à l'époque, ils m'ont mis ce marché en main : « *C'est d'accord, mais nous ne pouvons pas t'aider. Travaille d'abord en usine, on te gardera ton argent. Quand tu en auras suffisamment tu pourras partir à Lyon pour ton école* »

Et j'ai bossé à l'usine, pas huit heures par jour.
Mais dix heures, et aux pièces parce que c'était plus rentable.
Le matin était toujours moche pour aller au turf.
Le même geste scandait le bruit des machines.
Ce que j'ai pu serrer les dents à seize ans.
Le travail, celui qu'on ne choisit pas, on appelait ça l'esclavage autrefois.
Le quotidien et la vie des adultes, je les voyais comme un mauvais rêve, haletant,
Des histoires inachevées ponctuées de départs et de morts.
Au long de la voie ferrée poussaient tout en surface les HLM
Ce n'était pas comme au cinéma
Ce n'était pas le joyeux Far-West
Enfermée dans le carcan du geste,
Silence obligatoire.

Au bout de quelques mois, ils se sont aperçus à l'usine que je savais quand même bien dessiner et ils m'ont confié des catalogues à illustrer, ce qui était davantage dans mes compétences et plus plaisant.

…